

sait face au sien, celui d'un homme jeune comme elle, blond, un peu pâle, l'air heureux.

Le colonel Fargeot contempla longtemps l'image de cette femme et il lui parut que ce sourire de bonté aimante et franche avait dû ensoleiller les vies sur lesquelles il avait rayonné. Puis il s'amusa de l'habit à ramages verts et roses, de la perruque à cadenettes extravagantes d'un petit gentilhomme, point jeune et pourtant coquet et menu comme un bibelot; du costume fleuri, des fanfreluches mignardes et bucoliques d'une dame un peu mûre déjà pour être peinte en bergerette, un agneau sur les genoux; et du regard extasié d'une mince personne, vêtue d'atours clairs qui chantait, au clavecin, la tête renversée...

Seul, au milieu du panneau principal, un grand portrait présidait cette assemblée d'effigies. C'était celui d'un vieillard dont le visage doux et fin s'ennoblissait encore des blancheurs neigeuses d'une barbe, portée longue en dépit de la mode. Ce vieillard se tenait assis devant un livre ouvert, mais ses yeux semblaient suivre bien au delà quelque rêve. Et il y avait comme un rapport mystérieux, une affinité subtile entre la belle main, aux doigts fuselés, qui reposait sur la page et les yeux pleins de chimères qui ne la lisaient pas.

"Le vieux duc de Chanteraine, sans doute," pensa Pierre, se souvenant de ce que l'aubergiste lui avait conté.

Dans la chambre des portraits, deux portes s'ouvraient, sans compter celle qui avait tout à l'heure livré passage à Pierre; la première conduisait à une galerie où d'autres seigneurs et d'autres dames, d'époques plus lointaines, disaient, du haut de leurs cadres précieux, l'histoire de la race aujourd'hui disparue; la seconde donnait sur un salon où se devinait à la disposition, au choix des meubles, un passé d'intimité; où une épinette, des cahiers de musique, une bibliothèque pleine de livres, un jeu de tric-trac encore ouvert, un métier à broder portant encore l'ouvrage inachevé, racontaient les soirées familiales des Chanteraine pendant la période de tristesse morne ou inquiète qui avait dû suivre pour eux la mort du duc et qu'avait diversifiée sinon interrompue, le grand exode de l'émigration.

L'officier continua quelques instants encore son voyage d'exploration dans le château de Chanteraine. Il visita ainsi les trois ou quatre pièces que desservait la galerie et qui toutes offraient le même aspect de luxe déjà ancien et de délabrement. Mais, il était visible que, par un sentiment délicat de vénération pieuse, on avait laissé chaque objet à la place occupée jadis; il semblait que les habitants de ce mystérieux manoir jalousement gardé par les arbres du bois, vinssent seulement de le quitter.

La noble demeure n'était pas morte, elle n'était qu'endormie, on eût dit que soudain, d'une minute à l'autre, comme ce château de la Belle au Bois auquel Fargeot pensait tout à l'heure, elle pouvait se réveiller.

Le souvenir de la légende racontée par Pouponnel revenait à Pierre et, par moments, il s'attendait presque à voir paraître ce duc de Chanteraine dont le village de Mons-en-Bray es-

pérait le retour et qui devait ressusciter les gloires passées, rendre au vieux nom son éclat.

Dans ce grand silence d'abandon, devant le sommeil étrange de ces choses inertes que des vies jadis avaient animées de leur souffle, le jeune homme ne savait se défendre tout à fait d'un malaise superstitieux; le craquement d'un meuble, la vision de sa propre image dans un miroir d'abord inaperçu, le saisissaient brusquement, et faisaient vibrer ses nerfs comme des cordes trop tendues. Puis il se moquait de lui-même et l'effort de sa volonté dissipait ces folles imaginations.

Cependant, la provision d'allumettes diminuait fort et Pierre commençait à ressentir quelque fatigue. Il traversa donc les pièces qu'il venait de visiter et retourna dans celle où il était entré tout d'abord.

Là il s'étendit dans une vaste bergère et, sous la protection occulte des portraits qui avaient paru sourire à sa venue et qu'une fois encore les ténèbres avaient ensevelis, il s'endormit profondément.

V

LA BELLE AU BOIS DORMANT

Il y avait environ quatre heures que Pierre dormait lorsque le timbre d'une pendule qui sonnait minuit le tira de son sommeil.

Pont encore assez lucide en cette première seconde de réveil, pour avoir conscience de l'endroit où il se trouvait et s'étonner immédiatement de ce qu'une pendule annonçât l'heure dans une maison inhabité depuis près de dix ans, il s'attendait vaguement, en soulevant ses paupières alourdies à rencontrer le décor simple de la petite chambre de Brémenville.

Ce fut un spectacle bien étrange qui lui rappela, dès qu'il eut ouvert les yeux, sa halte nocturne au château de Chanteraine.

Dans le salon où il s'était auparavant représenté les réunions intimes de la famille de Chanteraine et dont il avait, au retour de ses pérégrinations à travers les appartements déserts, négligé de fermer la porte, un lustre de cristal s'était allumé comme par miracle et, sous la clarté qui tombait ainsi du plafond d'azur enguirlandé de roses, le petit gentilhomme à cadenettes extravagantes et la dame mûrissante en atours bucoliques, tous deux descendus de leurs cadres, jouaient paisiblement au tric-trac.

Tout d'abord, l'officier crut être la proie d'une hallucination, conséquence du trouble qui l'avait envahi avant le sommeil ou prolongation, en pleine veille, d'un rêve oublié déjà dont ses yeux voilés avaient conservé la vision. Mais, le premier moment de stupeur passé, il dut s'avouer que les deux joueurs ne paraissaient pas plus appartenir au monde des illusions qu'à celui des fantômes et même qu'ils avaient vieilli depuis le temps où leurs portraits avaient été peints, ce qui prouvait bien qu'ils n'avaient pas encore échappé au joug de la loi commune à tous les vivants.

Ils parlaient, très occupés de leur jeu, mais à voix basse comme s'ils eussent craint, eux aussi, d'éveiller des souvenirs ou des ombres dans la de-